

Le 19 juin 2026

LE DOCUMENTAIRE À BOUT DE SOUFFLE ?

Jamais le besoin de réel n'a été aussi fort !

À l'heure où les réseaux sociaux brouillent les frontières entre information et opinion, où l'intelligence artificielle produit des images toujours plus crédibles, où les théories complotistes prospèrent sur les plateformes numériques et où la confiance dans les médias est régulièrement remise en cause, le documentaire apparaît plus que jamais comme un outil indispensable de compréhension du monde.

Et pourtant, le genre traverse une période de profondes interrogations. Derrière la vitalité créative que chacun s'accorde à reconnaître, les fragilités s'accumulent. Modèles économiques sous tension, baisse des investissements, hausse des coûts de production, évolution des usages, transformation des écritures, concurrence des plateformes mondiales, arrivée de l'intelligence artificielle : le documentaire est confronté à une série de mutations qui interrogent son avenir.

Le documentaire est-il à bout de souffle ?

Nous ne le croyons pas. Mais il est incontestablement à la croisée des chemins.

La France demeure aujourd'hui l'un des derniers grands territoires où le documentaire bénéficie d'un écosystème structuré. Cette singularité est une chance. Elle repose sur l'engagement historique des diffuseurs publics — France Télévisions, Arte et les chaînes parlementaires en premier rang — auxquels il faut ajouter les chaînes privées, dont Canal+ pour certaines des œuvres les plus ambitieuses mais aussi M6 pour les documentaires d'investigation ou de sociétés, ainsi que sur le rôle essentiel joué par le CNC. Cet équilibre reste précieux. Mais il révèle également une fragilité : le documentaire français dépend aujourd'hui de façon croissante d'un nombre limité d'acteurs, tandis que les investissements des plateformes, très concentrés sur quelques projets sur des thématiques souvent proches les unes des autres, se sont plutôt ralentis après plusieurs années d'expansion et ne sont pas le relais de croissance annoncé.

Le modèle français repose donc sur un paradoxe persistant. Alors que le documentaire est souvent présenté comme un pilier de notre exception culturelle, son financement demeure concentré sur un nombre restreint de partenaires. Depuis de nombreuses années, une partie du documentaire diffusé sur les chaînes privées est écartée des aides au motif qu'elle ne correspondrait pas exactement à la définition du documentaire de création. Pourtant, ces œuvres rencontrent leur public — parfois massivement. Elles participent elles aussi à la diffusion du savoir, à la compréhension du réel et à la circulation des idées.

Personne ne conteste la nécessité de soutenir la création documentaire la plus exigeante. Mais pourquoi opposer les formes ? Pourquoi considérer qu'un documentaire regardé par plusieurs millions de téléspectateurs aurait moins de valeur culturelle qu'un autre documentaire ? Le documentaire n'est pas un genre unique. Il est une famille de récits. Sa richesse réside précisément dans sa diversité.

Cette question devient d'autant plus importante que certaines évolutions observées au CNC ne doivent pas demain influencer la définition même du documentaire dans notre paysage audiovisuel. Aujourd'hui, l'Arcom retient une approche relativement ouverte qui permet à des diffuseurs très différents de contribuer à la création documentaire. Dans le contexte politique et économique actuel, il est plus que jamais indispensable de garantir que cette diversité sera préservée. Le risque serait grand de vouloir réduire progressivement le documentaire à une seule esthétique, à une seule manière de raconter le réel. Ce serait une erreur — d'autant que notre époque, si l'on veut un documentaire qui s'adresse à tous et notamment aux jeunes et aux CSP-, exige probablement davantage de formes documentaires, et non l'inverse.

Les documentaires d'investigation constituent un bien commun démocratique. Ils éclairent des zones d'ombre, révèlent des faits, documentent des réalités complexes et contribuent directement à la qualité du débat public. Pourtant, ils ne bénéficient pas toujours d'une reconnaissance à la hauteur de leur rôle. De la même manière, les nouvelles écritures documentaires restent souvent accueillies avec prudence. Les œuvres hybrides sont encouragées dans les discours mais parfois écartées lorsqu'elles deviennent trop incarnées, trop narratives ou trop populaires. Or les jeunes générations découvrent souvent le réel à travers des récits portés par un journaliste, un scientifique, un explorateur ou une personnalité qui assume pleinement sa subjectivité. Faut-il vraiment s'en inquiéter ? L'histoire du documentaire est celle d'une évolution permanente de ses formes.

Pendant plusieurs années, l'arrivée des plateformes américaines a été présentée comme le nouvel eldorado du documentaire. Les succès de certaines séries documentaires ont nourri l'idée qu'un nouvel âge d'or était en train de naître. La réalité est plus nuancée. Les plateformes ont permis l'émergence de quelques œuvres bénéficiant d'une exposition internationale sans précédent et ont profondément renouvelé les codes du genre en popularisant des mini-séries empruntant les ressorts

de la fiction : personnages forts, suspense, construction feuilletonnante. Cette évolution a permis au documentaire de conquérir de nouveaux publics.

Mais les plateformes financent relativement peu d'œuvres au regard de l'immensité de la production documentaire mondiale ou même française. Elles sélectionnent en premier lieu des projets capables de devenir des événements internationaux. Elles ont offert au documentaire une nouvelle ambition narrative. Elles ne lui ont pas offert un nouveau modèle économique.

Se pose également une autre question : celle de l'uniformisation. À force de privilégier les mêmes mécanismes de suspense et les mêmes structures narratives, le risque existe de voir émerger un documentaire mondialisé répondant partout aux mêmes standards. L'enjeu n'est pas de refuser ces évolutions. L'enjeu est de préserver la diversité des regards et des écritures. Car la force du documentaire a toujours résidé dans sa liberté.

L'avenir du documentaire ne se résume ni aux diffuseurs historiques ni aux plateformes mondiales. Depuis quelques années, un autre phénomène émerge : celui de la *creator economy*. Des créateurs indépendants, souvent issus du numérique, parviennent à rassembler des communautés considérables autour de contenus de vulgarisation, d'enquête ou d'immersion. Le succès de Kaizen en constitue une illustration spectaculaire. Ces nouveaux acteurs ne remplaceront ni les chaînes de télévision ni les producteurs traditionnels. Mais ils révèlent une réalité essentielle : le problème du documentaire n'est pas un manque d'appétit du public pour le réel. Ils montrent qu'il existe aujourd'hui de nouvelles façons de financer, de distribuer et de faire vivre des récits documentaires — et que les jeunes générations restent profondément intéressées par les histoires vraies, dès lors qu'elles sont racontées avec les codes et les rythmes de leur époque.

L'intelligence artificielle soulève, en plus grand et en plus structurant, les mêmes questions que toutes les révolutions technologiques qui l'ont précédée. Certains y voient une menace pour la création et pour la confiance du public dans les images. D'autres, un formidable outil de narration. La réalité sera probablement plus complexe. L'IA permettra de reconstituer des événements dont aucune image n'existe, de visualiser des périodes historiques lointaines, de réduire certains coûts de fabrication. Elle ouvrira des possibilités inédites pour raconter le réel. Mais elle renforcera surtout une question essentielle : celle de la confiance, de la capacité de vérifier et de l'éthique. C'est indispensable car plus les images artificielles se multiplieront, plus la valeur des images authentiques augmentera. Plus les contenus synthétiques envahiront notre quotidien, plus le besoin de témoignages, d'enquêtes, de preuves et de regards humains deviendra précieux. Sinon c'est l'avenir même de nos sociétés qui est en jeu.

Le documentaire est à un moment de bascule. Entre modèles anciens et nouveaux usages. Entre télévision et plateformes. Entre création humaine et intelligence artificielle. Entre exigence éditoriale

et nécessité de toucher de nouveaux publics. Son avenir dépendra de notre capacité collective à reconnaître la diversité de ses formes, à soutenir l'innovation sans sacrifier la pluralité des regards, à préserver les écritures les plus exigeantes tout en acceptant leur renouvellement, et à garantir les conditions économiques qui permettent encore de raconter le réel.

Car le véritable danger n'est pas l'absence de créativité — elle n'a jamais été aussi foisonnante. Le véritable danger serait de réduire progressivement le documentaire à quelques formats légitimes, quelques modèles de financement ou quelques standards narratifs mondialisés.

À l'heure où les plateformes favorisent les récits capables de voyager à travers le monde, où l'intelligence artificielle bouleverse les conditions mêmes de fabrication des images, où la désinformation fragilise la confiance dans les médias, le documentaire demeure l'un des derniers espaces où l'enquête, le témoignage in situ, la preuve et le regard d'auteur peuvent encore se rencontrer.

Et c'est précisément parce que le réel devient plus difficile à distinguer qu'il devient encore plus précieux.

La question n'est donc pas de savoir si le documentaire est à bout de souffle.

La question est de savoir si, au moment où le besoin de réel n'a jamais été aussi grand, nous sommes collectivement prêts à lui donner les moyens de durer ? A n'en pas douter un chantier prioritaire pour le SPECT au cours des prochaines années.

Jérôme Caza
Président